

Discours du président Avery Brundage

Nous voici réunis en Espagne, à l'occasion de la 63^e session du Comité International Olympique, grâce à l'hospitalité chaleureusement amicale de M. le président Elola-Olaso et de ses collègues du Comité Olympique Espagnol. L'année dernière, à Tokyo, nous avons vu le Mouvement Olympique atteindre de nouveaux sommets dans la progression constante qui marque son développement. Parce que les Jeux de 1972 seront attribués dès l'an prochain déjà, nos réunions madrilènes sont d'importance capitale en ceci que nos décisions engageront l'avenir pour sept ans.

Il y a quelques mois, le président Elola-Olaso me déclarait, comme en s'excusant : « Vous ne trouverez pas beaucoup de médailles olympiques en Espagne. » Qu'importe ! Ce que nous trouvons ici, c'est un esprit, une fraternité olympique, un immense intérêt des jeunes pour le sport, et un vaste programme conçu à leur intention. Combien plus conforme à la philosophie olympique nous semble cette attitude en regard de l'idée qu'ont certains pays point trop éloignés, selon laquelle le prestige national se mesure aux lauriers olympiques. Cette notion erronée engendre la mise sur pied d'une élite d'athlètes subventionnés et une politique qui prône la création absurde d'une catégorie « d'amateurs payés ». Imaginez donc ! Des amateurs « payés » ! Quel sophisme !

L'Espagne a une conception beaucoup plus limpide de l'esprit olympique, qui me fut démontrée au cours de l'entrevue que le Généralissime Franco m'accorda récemment. Alors que nos passions brièvement en revue les règlements sportifs en vigueur de par le monde, le chef de l'Etat résuma la différence entre le sport amateur et ce domaine de l'industrie du divertissement qu'on appelle à tort « sport professionnel », en quelques mots d'une synthèse saisissante : « la dévotion opposée à l'exploitation », exploitation à des fins politiques aussi bien que commerciales d'ailleurs. Dix paragraphes de textes savants ne sauraient mieux définir cette question. Ce « raccourci » du président Franco, prouvant avec une précision remarquable sa conscience aiguë d'une différence essentielle, me surprit très favorablement.

Nul doute que les Espagnols, qui vouent une véritable passion à la « Fiesta brava », toute de dignité, d'élégance, de grâce et de discipline, n'apprécient le sport olympique. Non plus, ne pouvons-nous mentionner le Comité Olympique Espagnol sans évoquer la figure de ce héros, de ce grand patriote et dirigeant sportif que fut le Général Moscardo, qui précéda le président Elola à la tête de l'olympisme espagnol.

L'année dernière, nous étions tous au Japon pour applaudir, en même temps que les Jeux de la XVIII^e Olympiade, la parfaite réussite qu'en avaient faite nos amis japonais, ainsi que les

performances exceptionnelles dont ils furent le cadre. Les concurrents trouvèrent dans une hospitalité généreuse et une organisation efficace le stimulant qui leur permit de se dépasser et de faire tomber records olympiques et mondiaux. Parallèlement, les installations et les ensembles sportifs construits pour cette occasion imposèrent de nouvelles valeurs en technique et en architecture. Ainsi, le Gymnase National de Kenzo Tange qui lui valut le Diplôme du Mérite Olympique. Le programme d'art lui aussi fut remarquablement conçu, qui familiarisa l'étranger avec les subtilités, étranges à l'Occidental et pourtant si délicates et attirantes, de la tradition artistique japonaise. La ville de Tokyo elle-même ne sera plus jamais la même, pour s'être pratiquement donné un nouveau visage en l'honneur des Jeux, non plus que le peuple japonais tout entier qui, en faisant de la grande fête olympique sa chose, prouva au monde que le Japon était à même d'organiser la plus grande des manifestations internationales avec l'ampleur qu'elle mérite. La somme des réussites que furent les Jeux de Helsinki en 1952, de Melbourne en 1956 et de Rome en 1960 s'en trouva confirmée et amplifiée.

Peu après les Jeux de 1964, les cercles sportifs d'un pays d'Amérique latine furent secoués par une explosion. On alléguait, en effet, que la procédure prévue pour l'envoi d'une équipe à Tokyo n'avait pas été observée avec toute la rigueur nécessaire. Cela conduisit à la réorganisation complète du Comité Olympique en question. Ce faisant, et en excluant tous ceux qui, même à un degré moindre, avaient trempé dans l'affaire, les sportifs de ce pays démontraient qu'ils ne toléreraient aucune déviation dans l'application des principes olympiques.

En juillet dernier, je me trouvais en Afrique, sur les rives du Congo, à Brazzaville, où j'assistai aux Premiers Jeux Africains. Qui aurait songé, il y a quelques années seulement, que des Jeux régionaux, groupant les équipes de vingt-sept pays, pourraient être organisés en Afrique équatoriale, dans un stade moderne, avec des athlètes africains aux performances proches des records mondiaux ? Pendant quarante ans, si je me souviens bien, le projet de Jeux Africains a été discuté et présenté à diverses capitales. Il fallut que le Congo, un pays de moins d'un million d'âmes, et en particulier Brazzaville, une ville de cent trente mille habitants, acceptassent le pari pour qu'ils voient enfin le jour. Les Jeux étaient placés sous le patronage du Comité International Olympique et se déroulèrent selon les règlements olympiques. Ceux-ci n'admettant pas la présence de publicité sur le stade, un contrat substantiel fut dénoncé, mesure digne d'inspirer quelque remords à certains de nos pays prétendus plus expérimentés, donc plus sages, qui permettent la commercialisation du sport. Une exposition de

caractère politique, organisée par la Chine, devait avoir lieu pendant les Jeux et profiter ainsi des mouvements de foule : les dirigeants sportifs demandèrent son renvoi pour que soit respectée la règle.

La participation de tous les pays indépendants d'Afrique, à l'exception d'une ou deux nations, reflète l'immense intérêt que porte au Mouvement Olympique ce continent en marche. Une réunion fut organisée entre Comités Nationaux Olympiques, au cours de laquelle les participants firent preuve d'un savoir remarquable. Les dirigeants sportifs africains ne sont plus des débutants, tant s'en faut, et les règles de l'Olympisme et de l'amateurisme leur sont familières. Nous évoquâmes ensemble des questions fondamentales et je ne serais pas surpris qu'étant plus accordés avec la nature et ainsi encore préservés des préoccupations commerciales, les Africains ne nous aident à nous libérer des excroissances parasitaires qui se sont développées autour du sport en cet âge matérialiste que nous vivons.

Une question fut souvent évoquée à Brazzaville : comme chacun sait, seuls les gouvernements sont à même de fournir un soutien financier aux mouvements sportifs. La principale difficulté est donc d'éviter l'ingérence politique et nombreux furent ceux qui réclamèrent notre aide dans ce sens. Car tous les hommes politiques ne sont pas aussi astucieux que le président du Venezuela qui, alors que je le complimentais, il y a quelques années, sur l'autonomie absolue du sport dans son pays, me répondit en souriant : « Oui, mais M. Brundage, c'est ça la meilleure politique ! » Ainsi, dans les pays éclairés, le gouvernement fournit installations et formation, mais laisse aux organisations sportives amateurs leur pleine indépendance.

De l'autre côté du fleuve Congo, on voyait les bâtiments de Léopoldville. Je souhaitais m'y rendre, mais les communications étaient interrompues, les relations politiques tendues. En fait, non seulement des tensions étaient-elles à déplorer dans une demi-douzaine des pays participants, mais encore des luttes ouvertes dans plus d'un d'entre eux. En dépit de cela — autre manifestation de l'importance du sport — l'équipe de Léopoldville participa aux Jeux de Brazzaville. Ce qui me permit de déclarer au président Massemba-Debat qu'on pouvait faire plus pour l'unité africaine, un sujet d'actualité et d'intérêt capital, sur les terrains de sport que dans n'importe quel autre domaine.

Les Jeux furent ouverts avec une cérémonie traditionnelle, suivie d'une démonstration par deux à trois mille écoliers revêtus de costumes phosphorescents dans le crépuscule, dont la parfaite ordonnance aurait fait honneur à bien des pays. Quant aux compétitions, elles se déroulèrent sans heurt. Ainsi, le Congo Brazzaville conquiert une place de choix dans l'histoire du sport africain.

Sur l'invitation du Comité Olympique du Kenya, je survolai d'ouest en est les vastes étendues de la jungle africaine pour me rendre à Nairobi. J'y rencontrai le président Kenyatta et quelques-uns de ses ministres qui tous me firent part de l'intérêt réel qu'ils portent au sport de compétition et à l'éducation physique dont ils savent les bienfaits pour la jeunesse de leur pays. Je me rendis ensuite en Ouganda et en Ethiopie, puis en Egypte où je visitai le nouveau stade du Caire, admirable et première construction d'un vaste complexe qui groupera les installations nécessaires à chaque sport. Etonnant contraste s'il en fut que le côtoiement, dans un des plus vieux pays du monde, des peintures qui ornent temples et monuments et témoignent qu'une douzaine de sports étaient déjà pratiqués il y a quatre ou cinq mille ans, et de ce stade splendide qui marque la première étape d'un des ensembles sportifs les plus modernes du monde.

D'Egypte, j'allai à Athènes pour y conférer avec Sa Majesté le roi Constantin d'un plan destiné à faire de l'ancienne Olympie la mecque du Mouvement Olympique. Le Comité Olympique de Los Angeles m'avait précédemment informé d'une entreprise dont la réalisation laisserait un à deux millions de dollars pour un tel projet. Pendant mon séjour à Athènes, j'eus le privilège d'ouvrir la 5^e session de l'Académie Olympique. Voici quelques-unes des remarques que je fis à cette occasion :

« Le monde ne serait pas ce qu'il est aujourd'hui si les systèmes modernes d'éducation n'avaient échoué dans maints domaines. Il semble que l'on oublie trop que la culture peut être dangereuse si elle n'est accompagnée d'une formation morale. L'importance de la discipline, à l'échelon des individus comme des masses, paraît pour beaucoup lettre morte. On tient pour négligeable, voire méprisable, la valeur éducative de l'exercice physique et du sport de compétition. Certains pays ont même permis la commercialisation de leur programme sportif, au point qu'ils ont perdu tout mérite d'en avoir un. Alors même qu'ils organisaient le sport, ils omettaient d'enseigner les valeurs fondamentales de cet amateurisme qui n'est autre que l'attachement à l'entreprise et non à la rétribution, attachement sans lequel le sport est privé de sa raison d'être.

» A l'instar des écoles de Socrate et de Platon qui, bien que modestes en envergure, n'en ont pas moins influencé l'humanité de façon capitale depuis deux mille cinq cents ans, sans parler de l'avenir, l'Académie Olympique pourrait fort bien un jour devenir un centre rayonnant dans ce monde ombragé par le matérialisme, une école philosophique, une école de vie fondée sur les principes de l'Olympisme et de l'amateurisme, qui veulent que rien ne puisse être accompli avec succès et de façon durable dans aucun domaine, qui ne soit entrepris avec l'attachement désintéressé de l'amateur. » Cette institution mérite

l'assistance et l'appui total du Comité International Olympique.

Le mois dernier, je me rendis à nouveau à Mexico, où le Comité d'organisation, présidé par l'ancien chef de l'Etat, M. Adolfo Lopez Mateos, travaille aux multiples préparatifs qu'implique la célébration des Jeux de la XIX^e Olympiade. Ce comité, ainsi que les Fédérations sportives mexicaines, sont entièrement soutenus par le président Diaz Ordaz et son administration. Je sais que nous serons chaleureusement accueillis à Mexico, en 1968, et pleinement satisfaits des installations comme de l'organisation. Les Mexicains ont à cœur de mettre tout en œuvre pour remplir avec honneur l'engagement qu'ils ont pris d'organiser les prochains Jeux Olympiques.

Ces remarques nous ont fait parcourir des milliers de kilomètres, d'Espagne au Japon, d'Amérique du Sud en Afrique, de l'ouest à l'est, d'Egypte et d'Athènes à Mexico, en passant par Helsinki, Melbourne et Rome. Je l'ai voulu ainsi afin qu'éclate la réalité de l'Olympisme universellement répandu.

Cette présence du flambeau olympique aux quatre coins du globe a été assurée sans argent,

Mesdames et Messieurs, mais grâce au temps et à l'énergie d'hommes et de femmes dévoués à la cause du sport, d'hommes et de femmes qui voulaient donner et non recevoir.

Personne de ceux qui assistèrent aux Jeux de Tokyo n'aura manqué d'être impressionné par le défilé des six à sept mille athlètes venus de partout, représentant chaque race, chaque religion, chaque système — capitaliste, fasciste, socialiste, communiste, royaliste, impérialiste — et réunis cependant par le même code olympique de loyauté et de sportivité. Ceci est un phénomène sans précédent dans aucun autre domaine.

Le Mouvement Olympique, qui groupe maintenant cent dix-huit pays, est peut-être la plus grande force sociale qui soit au monde. C'est une révolte contre le matérialisme du vingtième siècle, un attachement à la cause plutôt qu'à la récompense. C'est une rébellion contre toute discrimination, qu'elle soit raciale, religieuse ou politique. C'est une magnifique et vivante démonstration de cette maxime d'espoir et de foi qui fut frappée à Tokyo : « Le monde est un. »